

Prix du chat perché

1° prix : Catherine Louis – 17150 Allas Boccaje

Ameline et la magie des Cox

Elle se promène dans le jardin fleuri de sa maison. Elle! C'est Ameline. Elle aime ce jardin qui embaume de mille et unes odeurs et surtout parce que c'est le jardin de sa maman.

Mais Ameline est triste. Depuis un moment déjà, sa maman ne vient plus dans ce jardin. Elle est là-haut, dans la grande chambre, elle n'en sort plus.

Ameline est triste, son papa a beau lui dire de ne pas s'inquiéter, elle se rend bien compte que sa maman ne va pas bien.

Tous les jours, Ameline va la voir dans la grande chambre, elle monte sur le vieux lit et retrouve les bras de sa maman. Elle lui raconte sa journée tout en caressant Grisou, le chat de la maison.

Compagnon fidèle, Grisou reste auprès de sa maman toute la journée, lui apportant un peu de chaleur et de réconfort dans la solitude de sa grande chambre. Maman écoute Ameline, en la cajolant et en la serrant très fort dans ses bras.

La fin de l'été approche et les jolies fleurs de maman perdent leur couleur. Ameline est triste, tellement triste que le jardin semble vouloir, lui aussi, se mettre à pleurer. Les arbres commencent leur voyage vers l'hiver. Ils laissent tomber doucement leurs feuilles, sans bruit, comme si, surtout, il ne fallait pas déranger le repos de la malade.

Aujourd'hui, Ameline vagabonde tristement dans le jardin, maman n'est pas là pour faire de cette journée un conte de fées.

Comme elles s'amusaient toutes les deux dans ce jardin, il n'y avait que rires et chansons douces, parties de cache-cache et goûters savoureux... Quand maman était avec elle. Ameline est triste, et comme chaque jour, elle s'assoit sur le petit banc de pierre et raconte au vent les pensées et les peurs qui viennent du fond de son cœur.

Mais aujourd'hui, ému par tant de peine, le vent se décide. Il va emporter les paroles d'Ameline, tel une prière, vers le monde magique et les faire entendre aux Cox, petit peuple de la nature.

Peut-être que les Cox, créatures du monde féérique, invisibles du monde des humains et dotés de pouvoirs extraordinaires accordées par les fées, leurs cousines, seront touché par le chagrin d'Ameline. Peut-être auront-ils une solution à proposer pour remplir à nouveau le cœur d'Ameline de joie et de bonheur, pensa le vent.

Aux portes du monde féérique, le chagrin et les peurs d'Ameline se métamorphosent en pétales de fleurs noires, aussi noires que la douleur qui habite le cœur d'Ameline. Le vent leur fit terminer le voyage et les dépose dans la cour du palais royal.

Les sentinelles, postés devant les portes du palais entendirent l'appel du vent et ramassèrent avec précaution les pétales de fleurs noires posées sur le sol.

Puis, ils entrèrent dans le palais du royaume pour apporter à leur Reine le sac qui renfermait ce message de peine et de chagrin venu de l'autre monde. Dans la salle du trône, ils s'agenouillèrent devant la princesse Bella Rosa, Reine bien-aimée du royaume des Cox, et lui tendent le sac en lui disant tous ensemble :

- Nous venons t'apporter ce que le vent, notre ami, nous a amené !

Bella Rosa, la Reine de ce monde merveilleux, ouvre le sac et les pétales de fleurs noires se mettent à voler autour d'elle. Il en jaillit une douleur si violente que Bella Rosa fond en larmes. Il faut dire que la Reine Bella Rosa a le pouvoir de ressentir la peine Humaine, celle-là même qui peut être si forte qu'il n'y a pas de mot pour la décrire. En tant que digne Reine, elle reprend vite courage et crie d'une voix si forte que tout le royaume l'entendit :

- Que l'on appelle tous mes ministres, nous avons des décisions à prendre ordonne-t-elle

- Au plus vite, c'est urgent et important : un cœur se meure !

Aussitôt, tous les messagers du palais partent pour trouver et ramener les conseillers de la Reine. Réunis dans la salle du conseil, la princesse Bella Rosa ordonne la fermeture des portes, pour ne pas affoler ses sujets. Puis elle leur explique la raison de cette convocation et leur demande de bien vouloir l'aider à prendre la bonne décision.

Ce ne fût pas facile. Il y avait les grincheux, les anciens, qui, de suite, refusèrent toute intervention en disant que les lois et les règles du monde féérique leur interdisaient. Il y avait les sensibles qui, émus par la détresse d'Ameline, voulaient partir pour l'aider et il y avait tous les autres: les indécis, les peureux, qui ne voulaient pas se prononcer. Tous veulent prendre la parole et imposer leur décision. On entend que bruit et chahut dans la grande salle du conseil, tellement fort que les Cox alentour stoppent ce qu'ils sont en train de faire et écoutent, surpris de tant de brouhaha et d'agitation.

- Mesdames, messieurs, cela suffit s'écrie la princesse Bella Rosa.

- Il nous faut prendre une décision. Il ne faut pas oublier que l'existence de notre monde dépend des Louminus ! dit-elle encore.

Un grand silence s'installe à ce mot magique. Tous regardent leur reine. Elle tend son sceptre royal. De l'émeraude, placée au sommet, jaillit une scintillante lumière bleue indiquant, à tous, la réponse de l'esprit des ancêtres des Cox : Oui.

- J'en étais sûre: c'est une Louminus crie la reine, je suis sûre maintenant qu'elle fait partie des Louminus. Cette petite Ameline a le cœur pur et l'âme belle. Si nous pouvons l'aider, nous devons le faire.

Tous les conseillers se regardent et enfin disent « oui » car chacun savait que la princesse avait toujours fait appel, avec sagesse, à l'esprit des ancêtres des Cox.

- Très bien, mesdames, messieurs, que l'on convoque les chevaliers mais aussi les magiciennes, les guérisseuses annonce la Reine

Il fut décidé que les Cox, envoyés en mission de sauvetage, seront accompagnés des chevaliers les plus courageux du royaume. Il ne fallait pas que quoi que ce soit leur arrive.

Impressionnés devant leur princesse, les Cox appelés furent surpris de la mission que l'on avait à leur confier: Aller dans le royaume des grands, se dévoiler aux yeux d'une petite fille, une Louminus, et l'aider pour soigner sa maman. Jamais au grand jamais, on avait entrepris, du plus loin que l'on s'en souvienne, pareille mission au pays féérique.

Dans la cour du palais royal, tout le petit peuple des Cox s'est réuni. Bucherons, jardiniers, cuisiniers, couturières, gardes, chevaliers du royaume, et tous les autres attendent de savoir ce qui a bien pu provoquer autant de remue-ménage dans la salle du conseil. La Reine, Bella Rosa, apparaît devant les portes du palais accompagnée de ses fidèles conseillers. Dame Inès, Dame Iris et les deux chevaliers sont à ses côtés. La Reine prit la parole:

- Peuple des Cox, notre ami, le vent, nous amène de bien triste nouvelle. Une petite fille du nom d'Ameline, qui habite au-delà de la forêt, dans le monde des grands, une Louminus, a besoin de notre aide. J'ai ressenti tellement de peine et de chagrin en écoutant sa douleur que nous ne pouvons l'abandonner. Elle a le cœur pur et l'âme belle.

Sa maman est très malade. Nous espérons que nos pouvoirs et nos potions seront assez puissants pour l'aider à guérir. Nous avons décidé de former une mission de secours. Nos meilleures guérisseuses et nos plus valeureux chevaliers vont aller vers Ameline et j'espère qu'ils pourront lui redonner espoir et bonheur...

- Dame Inès, Dame Iris, prenez vos potions et vos onguents, prenez vos poudres magiques et les fruits de l'arbre de vie, allez vite, le vent, notre ami, va vous mener au jardin d'Ameline dit encore la princesse Bella Rosa.

- Chevalier Igor, Chevalier Boris, je vous confie la protection de nos plus grandes magiciennes. Prenez garde au monde des grands il peut vous réserver bien des surprises. ALLEZ VITE! Et revenez-nous tous sains et saufs... ajoute-t-elle.

- A vos ordres, Princesse » dirent tous en chœur les dames et les chevaliers.

Faisant appel à leurs fidèles montures, les coccinelles, l'équipe de secours s'envole, dans la brise légère, vers le jardin d'Ameline sous les cris d'encouragement et les hourras de tous.

Ameline est triste, comme tous les jours, elle se dirige vers le petit banc de pierre du jardin fleuri. Elle n'a pas pu dire bonjour à sa maman aujourd'hui, il faut la laisser se reposer lui a dit son papa. Perdue dans ses pensées, elle ne remarque pas la petite brise qui se lève. Le vent lui caresse les joues comme pour la consoler.

Les deux chevaliers Igor et Boris mais aussi Dame Inès et Dame Iris sont arrivés dans le jardin. Comment se montrer à Ameline, comment remplir cette mission?

- Faisons au plus simple dirent les chevaliers, nous devons espérer qu'Ameline a le cœur assez pur pour nous voir sinon nous ne pourrions pas accomplir notre mission

- Dame Inès, Dame Iris, approchez-vous et essayer de lui parler, nous, nous monterons la garde

Avec mille précautions, les deux magiciennes se font déposées par les coccinelles sur le petit banc de pierre. Toujours invisibles, elles s'approchent d'Ameline et commencent à lui parler:

- Ameline, Ameline! Nous sommes des amies, nous venons pour t'aider murmurent-elles doucement.

- Ameline! Ameline! Regarde à côté de toi

Ameline sort de ses pensées:

- Qui me parle ? Je ne vois personne pourtant...

De nouveau, elle entend ses petites voix,

- Ameline ! Ameline ! Regarde à côté de toi

Ameline baisse les yeux, personne.

Quand tout à coup, comme par magie, apparaissent sur le petit banc de pierre, de petites créatures, parées de mille et une couleurs et lui faisant de grands signes. Ameline sursaute et se lève d'un coup, effrayée de cette apparition.

- Ameline! N'aie pas peur, nous sommes là pour t'aider....

Ameline retient son souffle et s'agenouille près du banc. Encore étonnée, elle regarde de ses grands yeux tristes, les petites dames qui lui sourient si gentiment. Maman lui avait bien raconté toutes sortes d'histoires merveilleuses, mais elle pensait que ce n'était que des histoires. Mais là, devant elle, se tenaient des petites personnes bien réelles. Elle avance le bout des doigts, les touche, oui, elles sont bien réelles. N'écoutant que son cœur, elle leur sourit pour les rassurer.

- Bonjour, qui êtes-vous donc et d'où venez-vous ?

Les dames Inès et Iris sont ravies, si Ameline les voit et leur parle c'est qu'elles ont eu raison de lui faire confiance, Ameline a le cœur pur et l'âme belle, c'est bien une Louminus.

- Bonjour, Ameline, nous sommes les Cox, Je suis Dame Inès et à côté de moi c'est Dame Iris, nous avons entendu ton appel...

- Mon appel ?

- Oui! Notre ami, le vent, nous a fait entendre ton chagrin et ta tristesse, et la princesse, Bella Rosa, Reine de notre royaume nous a envoyé pour te venir en aide...

- Les Cox, le vent, royaume, princesse, je ne comprends pas, qui êtes-vous vraiment, d'où venez-vous ? demande encore Ameline.

- Nous allons t'expliquer, Ameline

- Nous sommes un des nombreux peuples qui habitent le monde féérique, nous vivons en Harmonie avec la nature. On nous appelle les Cox car nos amis les plus fidèles sont les coccinelles qui nous apportent leur aide tous les jours. Nous vivons parmi les fées, nos cousines, les farfadets et les lutins. Notre royaume se situe au plus profond de la forêt. C'est notre princesse qui nous envoie vers toi car elle a été très touchée par ta détresse. Nous sommes là pour essayer de te rendre ton sourire....»

- Chers petits amis, que pourriez-vous faire? La seule chose qui pourrait me rendre mon sourire c'est de revoir maman venir s'asseoir de nouveau avec moi sur ce petit banc de pierre et qu'elle me dise qu'elle est guérie, mais ça c'est impossible.... dit Ameline

- Ameline, nous pouvons t'aider...

- Comment? Vous êtes si petits et mon papa a déjà fait venir tous les médecins du monde et rien n'a changé, maman est toujours aussi malade...

- Ameline, le monde féérique a bien des secrets, nous avons de grands pouvoirs et de puissantes potions malgré notre petite taille

Ameline n'en croit pas ses oreilles. Serait-ce possible, maman pourrait guérir, faut-il y croire.

- Dame Inès, Dame Iris, dites-moi comment faire ?

- Tout d'abord, nous devons aller voir ta maman ? Pourras-tu nous mener jusqu'à elle ?

- Oui, bien sur !

- Nous devons rester quelque temps dans sa chambre afin de tout préparer, il faudra que tu puisses nous aider car, pour nous, le monde des grands est plein de danger. »

Au même instant, papa apparaît à la fenêtre et appelle Ameline. Il est temps de rentrer. Ni une Ni deux, Ameline tend sa petite main et fait grimper Dame Inès et Dame Iris sans oublier les deux chevaliers Igor et Boris. Avec précaution, elle les installe dans la poche de son tablier et part rejoindre son père.

Chemin faisant, Ameline demande:

- Mais, et mon papa, il ne peut pas vous voir ?

- Non, il n'y a que les animaux qui peuvent nous voir répondit Dame Inès en souriant.

- Mais moi, je vous vois ? dit encore Ameline.

- Oui, petite fille, tu as le cœur si pur et l'âme si belle que tu peux voir nous voir, c'est la magie du cœur répondit cette fois-ci Dame Iris.

- Que c'est étrange pense Ameline toute en s'approchant de la porte d'entrée de la maison.

C'est l'heure du dîner, Ameline se tortille sur sa chaise, de plus en plus impatiente, elle voudrait tant être déjà dans la chambre de sa maman. Délicatement, elle glisse des petites miettes dans la poche de son tablier afin que ses nouveaux amis puissent manger. Enfin, Ameline peut sortir de table, elle grimpe rapidement les escaliers. Elle croise Grisou, le chat, qui, gourmand, se rend à la cuisine pour demander quelques restes du dîner. Elle s'arrête devant la porte de la grande chambre. Mettant sa main délicatement sur la poche de son tablier, elle sent la présence de ses nouveaux amis. Elle frappe doucement et entre en prenant soin de refermer la porte correctement. Elle avait tant de chose à montrer à sa maman, il ne faudrait pas qu'on les surprenne.

Maman lui tend les bras et Ameline vient se blottir contre elle.

- Maman , ma douce maman, j'ai tant de chose à vous raconter. J'ai de nouveaux amis. Ils viennent du royaume des fées, vous m'en aviez déjà parler mais je n'y croyais pas vraiment mais aujourd'hui je les ai vu, ils sont venus pour vous aider à guérir.... il faut il faut..... »

- Doucement, Ameline calme-toi ma chérie, je crois que tu a encore été emporté par ton imagination lui dit maman.

- Non, Non maman, je vous assure c'est vrai... et pour lui prouver, elle ouvre sa poche de tablier pour lui montrer ses nouveaux amis.

Dame Inès, Dame Iris, Igor et Boris les deux chevaliers se dirent qu'ils n'ont rien à craindre, rare sont les adultes qui peuvent les voir. En effet, il faut absolument avoir garder son âme d'enfant et croire au monde de la nature pour les voir. Mais là Surprise, ils virent les yeux de la maman d'Ameline s'écarter.

Est-ce possible qu'elle soit en train de nous découvrir. Oh oui, une maman si douce et si gentille qui raconte souvent des histoires merveilleuses et qui aime si profondément sa petite fille, a sûrement gardé le cœur pur et l'âme belle.

Ameline sort délicatement ses petits amis de sa poche devant le regard encore tout émerveillé de sa maman.

- Ta grand mère m'en avait parlé lorsque j'étais enfant, mais jamais je ne les avait vu, je suis sur que vous êtes les Cox n'est ce pas ?

- Oui, c'est nous, vous nous connaissez ? demandèrent en chœur les quatre Cox

- Oh, oui ! Ma maman me racontait souvent des histoires sur le monde féérique et tous les petits peuples qui y vivaient.... leur répond la maman d'Ameline.

Ameline est soulagée, elle avait eu un peu peur, quand même, que maman ne croit pas à son histoire et ne veuille pas écouter.

Maman n'a pas l'air effrayé et il y a même un sourire qui illumine son visage, elle n'avait pas souri depuis si longtemps, Ameline est contente.

- Maman, maman, il faut les écouter, Dame Inès, Dame Iris sont venus pour t'aider, s'il te plait, veux-tu bien essayer de faire ce qu'elles vont te demander ?

Maman regarde tendrement Ameline et sourit:

- Oui ma chérie, je veux bien essayer, grand maman m'a tellement raconté de choses merveilleuses que l'on ne peut que croire aux pouvoirs de la nature...

Dame Inès et Dame Iris demande à Ameline de les installer sur la table près du grand lit de maman. Elles sortent petits bols, marmites et potions de leur sac magique, tout semble prendre vie autour d'elles. Les deux chevaliers, ne sentant pas de danger, en profitent pour partir en exploration. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut découvrir le monde des grands. Ils auront ainsi tant de choses à raconter à leur retour. Pour une aventure, quelle Aventure !

En quelques instants, tout est prêt, il faut dire que Dame Inès et Dame Iris sont les plus grandes magiciennes du royaume et que leur savoir est immense. Elles présentent un petit flacon à la maman d'Ameline. Elles lui demandent de bien vouloir en prendre quelques gouttes et de grignoter quelques fruits qu'elles lui proposent sur une petite assiette...

- Ne vous inquiétez pas, ce ne sont que quelques plantes.... et les fruits de l'arbre de vie, chez nous c'est un arbre qui a de grands pouvoirs de force et de guérison...

Voilà, c'est fait, la maman d'Ameline s'endort doucement, calmement. Ameline s'inquiète un peu.

- C'est tout ? demande-t-elle

- Oui Ameline, il faut laisser le temps aux plantes et aux fruits d'agir, nous allons rester et veiller sur ta maman cette nuit. Veux-tu bien ouvrir les rideaux de la chambre, s'il te plait ?

- Oui bien sur ! Mais pourquoi ?

- Ah Ameline ! Nous ne pouvons pas tout te dire, nous avons nos petits secrets.....

Soudain le papa d'Ameline surgit dans l'encadrement de la porte de la chambre.

- Ameline! Avec qui parles-tu ?

Grisou, le chat, se léchant encore les babines du délicieux repas qu'il vient de faire dans la cuisine, entre dans la chambre en passant entre les jambes de papa et saute sur le lit pour se blottir contre maman.

A la vue du chat Dame Inès et Dame Iris se mirent à trembler et à appeler les chevaliers à leurs secours. Un aussi gros matou n'est pas rassurant pour de si petites personnes. D'un bond, les chevaliers Boris et Igor dégainent leurs épées, prêts à pourfendre de leurs lames cet ennemi pour défendre les magiciennes.

- Allez ! Il faut aller se coucher c'est l'heure ma chérie! Mais que fais-tu sur cette table, allez au lit, dit son papa en se rendant à la salle de bain.

- Rien, rien, papa, oui papa j'y vais tout de suite répond Ameline.

- Ameline, Ameline! crièrent les quatre Cox, il faut que tu fasses sortir le chat de la chambre, il voudra jouer avec nous, ou bien nous croquer...

Attrapant le chat et faisant des petits signes de bonsoir à ses amis, Ameline sort de la chambre de sa maman. Elle espère avoir le temps de mettre le chat à la cuisine avant que papa ne vienne lui dire bonsoir dans sa chambre. Vite, vite, vite, elle remonte les escaliers et se plonge sous ses draps.

Ouf, juste à temps, papa entre dans la chambre d'Ameline. Il l'embrasse tendrement et lui souhaite une bonne nuit. Ameline s'endort en espérant de tout son cœur, que la magie des Cox va guérir sa maman.

Dans le silence de la chambre, et tout danger étant écarté, Dame Inès et Dame Iris regarde dormir la maman d'Ameline. Elles se tournent vers la fenêtre et attendent l'apparition de la lune.

Eh oui ! c'est ça aussi la magie. Doucement, les rayons du clair de lune viennent se poser sur le visage de la maman d'Ameline. Une lueur merveilleuse semble envelopper la maman d'Ameline. Toute la chambre semble baigner dans cette douce lumière et une chaleur bienfaisante se répand. Encore quelques incantations magiques et le calme revient dans la nuit étoilée. La maman d'Ameline repose paisiblement sur son grand lit. Elle a retrouvé toute sa force de vie. Ameline, au fond de son lit, ne peut plus dormir, elle s'inquiète trop pour sa maman. Elle ne peut pas attendre le matin, il faut qu'elle sache ce qui se passe. Elle attend qu'il n'y ait plus de bruit dans la maison, et doucement, sort de sa chambre pour rejoindre la grande chambre.

Tout est calme, maman dort tranquillement, rien ne semble avoir changé. Ameline murmure:

- Dame Inès, Dame Iris, Chevalier Igor, Chevalier Boris, où êtes-vous?

- Ameline, nous sommes heureux de ton retour, mais ne devrais-tu pas dormir?

- Je suis trop inquiète...

- Il ne faut pas, petite fille tout va bien ta maman est guérie. Dés demain, elle pourra de nouveau rire et te raconter des histoires...

- C'est vrai oh merci merci, comment faire pour vous remercier ?

- Continue à croire en nous, Ameline, c'est le plus grand cadeau que tu puisses nous faire....car tu es une Louminus

- Maintenant que tu es là et que nous avons accompli notre mission, nous allons pouvoir retourner chez nous...

- Déjà, mais pourquoi? je suis sûre que maman voudra vous remercier. Il y a tant de choses que je voudrais vous demander! Eh d'abord qu'est-ce que c'est qu'une Liminus ?

- Non ! Pas Liminus, Louminus c'est simple c'est une personne comme toi qui a le cœur éclairé par une lumière pure et qui nous permet d'exister, nous, les Cox

- Vous savez ! Vous êtes les bienvenus ici... Vous pouvez rester....autant que vous voudrez....

- Nous le savons, Ameline, mais nous devons rentrer, la princesse Bella Rosa nous attend et nos amis ont besoin de nous. Tu sais, même si nous sommes un peuple du monde féérique, il y a toujours quelques bobos à soigner.....

- Chevalier Igor, Chevalier Boris, rassemblons nos affaires, nous avons accompli notre mission. Nous sommes prêts à partir.

- Au revoir Ameline, pense à nous de temps en temps et surtout grandit et profite de tous les bonheurs que peut t'apporter la vie.

Dans la lueur du soleil levant, les petits Cox, montés sur leurs fidèles coccinelles, reprirent le chemin de leur pays féérique.

Un bruit vient du grand lit, maman se réveille, elle tend les bras à Ameline qui vient s'y blottir.

Ameline est heureuse, sa maman est guérie. Son cœur est rempli, à nouveau, de joie et de bonheur devant le sourire qui illumine le visage de sa maman.

Dame Inès, Dame Iris et les deux chevaliers Igor et Boris furent accueillis en Héros et il fallut bien des fêtes pour qu'ils puissent raconter toute leur aventure.

Ameline et sa maman retrouvèrent le chemin du jardin fleuri. Sur le petit banc de pierre, elles se racontent des histoires merveilleuses au milieu des rires et chansons douces, parties de cache-cache et goûters savoureux. Chaque jour, elles espèrent, secrètement, apercevoir au détour d'une fleur, Dame Inès, Dame Iris, Chevalier Igor ou Chevalier Boris. Pourquoi Pas?

2° prix : David Trébosc – 31300 Toulouse

Papi

Un souvenir...

Ron-ron est lové sur mes genoux, son corps diffuse une chaleur apaisante pour mes vieilles jambes. Je passe ma main sur sa fourrure tiède et douce, son odeur s'élève jusqu'à moi. Son oreille tremble au rythme d'une chatouille onirique.

Il dresse soudain la tête et regarde le coin de la pièce, intensément, pendant quelques secondes. J'ôte ma main et le regarde faire. Son regard vient se poser sur moi, il plisse lentement les paupières, lèche nonchalamment sa patte droite, change de position. Je recommence à le caresser, il vibre d'aise et se rendort.

Un souvenir, disais-je. Oui. J'étais enfant alors, pas plus de dix ans. Mes parents m'emmenaient chez mes grands parents pour les vacances, et je trépignais d'impatience à l'idée de rejoindre la vieille maison, ma vieille famille. J'allais revoir mes cousins, courir dans la campagne, pêcher des reinettes et nager dans la piscine du voisin.

Chargés de nos bagages, nous entrâmes par le garage et les chiens surgirent pour nous faire la fête. Deux beaux bergers allemands, aussi grands que moi,

dansaient et sautaient bruyamment autour de nous. Alors que nous nous frayions un passage parmi les vieilles voitures et les animaux survoltés, la porte du fond s'ouvrit. Au pied des marches menant à la maison proprement dite, mon grand-père attendait en souriant, pipe à la main. La peau de son crâne, brunie par le soleil, luisait entre ses rares cheveux gris, au dessus de ses lunettes de travers, et il portait Son sempiternel pull troué, gris, Son pantalon, gris et ses pantoufles miteuses d'une couleur indéterminée. Sa main libre reposait sur son ventre bombé. Il l'écarta pour nous saluer de sa voix profonde « Bienvenue mes petits ! Vous êtes en avance, mamie va s'affoler dans tous les sens.

Il n'y avait personne sur la route, répondit mon père en l'embrassant.

De toute façon, impossible d'arrêter maman, ajouta ma mère en riant et en le serrant dans ses bras. »

Puis il fixa sur moi des yeux empreints de gravité. Je raidis le dos, relevai le menton et soutenais son regard avec insolence. « Et comment va la troupe, Sam ? Confiante et sans peur, Chef. » Il me tendit sa main, ferme et rugueuse, j'y plaçais la mienne, petite et tendre. Nous secouâmes tous deux avec vigueur jusqu'à ce que ses lèvres dévoilent ses grandes dents blanches. Sa prise se renforçât alors et il me souleva dans les airs. Sa force impressionnante me fit éclater de rire et je déposai un baiser sur sa joue râpeuse.

Mes parents montaient l'escalier vers la cour intérieure et les chiens sautaient toujours autour de moi. Le vieil homme leur intima le silence et commença l'ascension. Je frottai sa tête en imitant le bruit des vitres que l'on nettoie. « A chaque visite, tu as moins de cheveux.

A chaque visite, tu pèses plus lourds. » Et il feignit soudain de ne pas supporter la charge. Il me déposa et ajouta « File, chaton. Avant que je ne t'attrape.

Même pas cap' », répondis-je en m'élançant.

« Ha ! » Dit-il à l'adresse des chiens, qui se ruèrent à ma poursuite. Je traversai la cour en trombe, souris à Minette qui, étendue de tout son long dans une flaque de soleil, ne me remarqua même pas, et m'engouffrai dans la cuisine.

Ma grand-mère essuyait ses mains sur son tablier tout en embrassant mes parents. Puis elle me vit, s'approcha de moi avant de m'ébouriffer les cheveux et de m'embrasser à mon tour.

« Bonjour mon petit ange, dit-elle de sa voix suraiguë. Comme tu grandis vite, ma petite Samantha ! » Puis s'adressant à la ronde : « Le déjeuner n'est pas prêt, vous voulez boire quelque chose ? »

Mon grand-père entra à son tour, et alors que les adultes s'installaient à table pour tenir une discussion d'adulte, je m'éclipsais discrètement.

Les phrases banales échangées mécaniquement pour se rassurer et s'informer que tout allait invariablement bien, les cancons de ma grand-mère sur le voisinage et le reste de la famille, les blagues éculées de mon grand-père... Tout ceci m'ennuyait, à l'époque, et je m'étais institué un rituel : visiter la maison pour en repérer les changements, et saluer les chats. Atchoum, Coquin, Dalida, Felix, Frousette, Minette, Titi, Vaurien... Et ceux que j'oublie. Ce jour là, j'avais déjà vu Minette dans la cour, et c'est au grenier que je découvris Dalida.

Le grenier était toujours l'étape finale de mon exploration. Là, au milieu des poutres énormes et des fragiles toiles d'araignées, à la lumière d'une ampoule tremblotante et solitaire, s'entassaient les rebuts de trois, peut être quatre générations de Dubois. Dans les strates de poussière, vêtements, livres, jouets, je ne désespérais pas de dénicher un fabuleux trésor, ou l'entrée d'un passage secret.

Cette fois, je découvris effectivement une merveille. Dans un enchevêtrement de tissus aux couleurs fanées, Dalida allaitait ses petits en ronronnant. Ce spectacle était si beau que je m'arrêtais quelques minutes pour observer. La chatte rousse redressa la tête et me fixa de ses yeux verts. On m'avait averti de ne pas déranger une chatte avec ses chatons car elle les croyait facilement en danger.

Mais Dalida avait de la bienveillance dans le regard. Gardant les yeux entrouverts, elle reposa la tête sur sa couche et se détendit. Prenant mon courage à deux mains, je m'inclinai pour avancer dans cette partie peu accessible des combles. Ici, le plancher n'était pas très solide et il me fallait progresser lentement, en équilibre sur une poutre épaisse.

Arrivée près d'elle, je m'accroupis et tendis doucement la main. La chatte me renifla les doigts et s'en désintéressa, ce que je pris pour un assentiment à ma présence. Je regardais avec attention les petits corps qui se démenaient contre son ventre. Les chatons, dont les yeux ne s'étaient pas encore ouverts sur le monde, se tortillaient et se repoussaient vigoureusement de leurs frêles petites pattes pour accéder aux tétines. La plupart d'entre eux étaient noirs comme la nuit.

Quelque chose à la lisière de mes perceptions me fit redresser la tête. Là, à quelques mètres se tenait un chat. La lumière ici était ténue, si bien que je le distinguais à peine. Il était gros et noir. Il ne semblait pas m'avoir remarqué, aussi l'appelai-je. « Minou ». Il ne bougea pas. J'essayai alors d'attirer son attention par ce son que connaissent bien les possesseurs de chat. « Mfst, mfst ». Un bruit de succion bref et répété, produit avec la bouche en cœur. Mais rien n'y fit.

Vexée, je décidais de m'approcher, à quatre pattes sur cette poutre qui, finalement, n'était pas si épaisse. C'est alors que je découvrais une partie inédite du grenier. Ici, le plafond se relevait de nouveau, et je fis de même, les jambes écartées, chaque pied sur une poutre, les planches du sol ayant une apparence plus fragile encore. Mes yeux s'habituèrent aux ténèbres et j'eus une drôle d'impression : le chat regardait quelque chose. Mais il n'y avait rien à voir ici. Après quelques pas, il se désintéressa de l'obscurité, me vit et, effrayé, s'en fut à toute vitesse à travers un trou dans la charpente.

C'est à ce moment que l'ampoule claqua. Dans le noir total, je sentais l'angoisse monter en moi. Je n'y voyais rien et si je tombais, je risquais tout bonnement d'atterrir dans le salon après une chute de plusieurs mètres.

Je calmai mes tremblements et tentai un demi-tour de funambule. Je m'imaginai en gymnaste, ridicule dans un body bariolé, et j'eus un ricanement. Mon pied dérapa et je chutai. Dans un réflexe dont l'intelligence me surprendra toujours, je raidi tout mon être et écartai les bras. Je m'étais lourdement, mais mon corps était étendu en travers, son poids réparti sur trois poutres. Et tout fut simplifié. Je me rassemblai et rampai vers la sortie, à la manière d'un rat. Non, d'un chat.

Mes parents me grondèrent copieusement en raison de la saleté de mes vêtements, pendant que mon grand-père riait de mon esprit aventureux. Il m'apprit que le chat noir était celui du voisin, et qu'il s'appelait Gredin.

Après cet incident, les jours passèrent agréablement, entre repas campagnard copieux et promenades dans le village.

Vers la fin de la semaine, ma tante et mes cousins nous rendirent visite. Pendant la longue conversation d'adulte qui suivit, on nous envoya jouer dehors.

Gregory, de deux ans mon aîné, se cacha derrière un arbre et alluma une cigarette. Fabrice, son petit frère, qui avait mon âge, et moi, commençâmes à grimper dans les branches en riant. Debout sur l'une d'elle, les mains agrippées aux niveaux supérieurs des frondaisons, je me sentis grisée. Par l'écorce sous mes doigts, par la caresse des feuilles sur mon visage. Le vent se leva, il s'engouffra dans mes vêtements, m'enlaça, et j'eus un instant la sensation de voler.

Je me laissai glisser dans le vide, maintenue seulement par les jambes, paupières closes. Quand je les ouvrai de nouveau, mon regard tomba sur Felix. Ce dernier était assis dans l'herbe haute, immobile, presque invisible grâce à son pelage rayé. Il semblait captivé par quelque chose que je n'arrivais pas à voir. Gregory surgit soudain dans mon champ de vision, un sourire idiot sur le visage. Puis il me souffla sa fumée au visage.

En me contorsionnant pour éviter le nuage puant, je relâchai ma concentration et allais m'écraser dans l'herbe. Effrayés, les deux garçons coururent appeler à l'aide mais mon attention toute entière était tournée vers le chat. Ma tête tournait, mes yeux étaient embués, et je cherchais en vain, l'animal avait disparu.

Tandis que le médecin du village m'examinait sous toutes les coutures, j'entendais les cris combinés de ma tante et de mon père qui s'époumonaient sur mon cousin. Je souriais, pas seulement parce que j'étais indemne.

Quand le docteur fut parti, j'interrogeai ma grand-mère qui m'apportait une éœurante tisane censée me revigorer. « Mamie, que voient les chats lorsqu'ils fixent quelque chose dans le vide ? » Elle fut étonnée de ma question, s'assit près de moi sur le lit et posa sa main sur mon front, puis sur le sien.

« - C'est une drôle de question ça.

Mais dit moi.

Et bien, commença-t-elle d'un ton de conspiratrice, tu sais, les chats voient de drôles de choses.

Comme quoi ?

Comme... et bien... les esprits, les fantômes... Toutes ces choses là... »

La conversation s'arrêta là, ainsi que les vacances. Et mes nuits, comme mes jours furent remplis de vision. J'imaginai tout ce que pouvait voir les mystérieux félins. Et puis j'oubliais toute cette histoire.

Le temps passa jusqu'à l'été de mes quinze ans.

*

Je culpabilisais après un plantureux repas familial, et décidai d'une promenade digestive et solitaire. Mes pas me portèrent à travers le jardin, à travers le champ du voisin, puis au bord de la petite rivière.

J'y laissais courir mes doigts, effrayant les têtards dans l'eau glacée, puis la longeais un moment jusqu'à la chute d'eau où mes cousins et moi jouions autrefois, au grand désespoir de nos parents.

Il y avait là un vieil arbre au tronc puissant, un tilleul peut être. C'est ici que, depuis toujours, on enterrait les animaux de la famille. Youki, l'un des bergers allemands, y reposait depuis l'année dernière. Et c'est au pied de cet arbre, assis sur un banc de bois mal dégrossi, que mon grand père rêvait, les yeux dans le vague, en tirant sur sa pipe.

Il du m'entendre car il parla sans se retourner :

« Comment va la troupe Sam ?

Confiante et sans peur, Chef.

Alors viens t'asseoir un moment avec ton vieux papi. »

Vieux, il l'était devenu. Je ne plaisantais plus sur ses cheveux. Son teint s'était terni, tournant au grisâtre. Ses gestes étaient moins précis, ses bras moins forts. Il en passa néanmoins un autour de mes épaules.

Alors que nous profitons tous deux du silence, de la présence apaisante de l'autre, Minette fit son apparition, dans sa magnifique robe grise. Gredin la suivait à quelques mètres. Elle s'approcha, frotta sa tête contre nos jambes et posa sa patte sur le genou de mon grand père.

Avec une grimace, il se baissa et attrapa une pierre qu'il jeta sur le gros chat noir. Je le réprimandais d'un ton moqueur. « Pourquoi tu as fait ça ? Le pauvre...

Il peut avoir toutes les chattes du village si ça lui chante. Mais Minette est à moi. »

Troublée par ces paroles, je me tu. La chatte s'élança sur les genoux de mon grand père et alla nicher sa tête au creux du cou du vieil homme. Lui avait le regard dans le vide, l'esprit ailleurs. Ce qui me rappela les histoires de ma grand-mère.

« Tu ressembles à un chat, dis-je en souriant, quels fantômes vois-tu ? »

Il eut l'air surpris. « Que dis-tu là ?

Mamie m'a raconté que les chats voyaient les esprits et les fantômes.

Son visage prit une expression étrange, entre l'étonnement, l'amusement et la tristesse.

« Ma petite Sam, tu sais que j'aime beaucoup ta grand-mère mais elle n'y connaît rien. Les chats ne voient rien de ces choses.

Mais alors, pourquoi regardent-ils parfois dans le vide, l'air concentré sur quelque chose d'invisible ?

Tu sais que les chats ont neuf vies ? me demanda-t-il en plantant ses yeux dans les miens.

Euh... Oui... C'est ce qu'on raconte. Comme pour les fantômes. Des jolies histoires pour les enfants.

Toutes les histoires sont vraies, d'une manière ou d'une autre. Et les chats ont vraiment neufs vies. En des lieux différents, à des époques différentes. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est qu'ils les vivent en même temps. Et parfois, une de leur vie en observe une autre.

Allons, papi, je ne suis plus une petite fille.

Ce n'est pas une simple histoire. C'est un morceau de Vérité qui m'a été transmis par un vieil ami. » Et sa main tapotait doucement le tilleul.

*

Et le temps passe, comme les histoires qu'on écoute sans y croire, comme les informations de la télévision. Le temps passe, il nous emmène de projets en déceptions, de petites tristesses en joies immenses, d'un lieu à un autre, de vie à trépas.

Ron-ron miaule devant sa gamelle vide. Bien dressée, je vais lui donner son repas. J'en profite pour prendre mon dîner, un reste de poulet d'hier. Je débarrasse et mes jambes me font mal. Malgré cela, je m'efforce de sortir prendre l'air. Et c'est volontairement que je me dirige vers le tilleul. Ron-ron est sur mes talons.

*

Un soir de ma 21ème année, ma mère m'appela pour me dire que grand-père était hospitalisé. J'étais étudiante et vivait seule dans un petit appartement de la ville où il se trouvait. Je décidai de lui rendre visite dès le lendemain.

Il n'y avait pas de chiens bondissant pour m'accueillir, Wolf était mort il y a trois ans, seulement des gens très occupés à faire leur travail. Pas de chat pour paresser royalement dans le soleil mais des patients aux gestes lents qui craignent pour leur vie. Quant aux odeurs de vieux bois, de poussières, de fumée, quant au gens aux voix fortes, aux sourires francs, à l'embonpoint vigoureux, ils n'étaient pas là. Deux ans que mes études et ma nouvelle vie m'avaient éloigné de la vieille maison, m'avaient fait oublié ma vieille famille.

Papi semblait dormir, gris dans la lumière artificielle. Je me raclai la gorge.

« Comment va la troupe, Chef ? »

Confiante et sans peur, Sam », répondit-il en se redressant. Voyant les efforts qu'il lui en coûtait, je m'approchais vivement et lui baisai le front afin qu'il reste allongé.

Je voulais pleurer. On pouvait voir la mort approcher sur son visage. « Je voudrais m'excuser de ne pas avoir donné de nouve...

Tut tut, les chatons suivent leur route. Ne t'excuse pas ma petite. Raconte-moi plutôt, qu'est ce que tu deviens ? »

Je lui racontais. Il riait à mes joies, souriais à mes peines... Puis il ne sembla plus m'écouter, les yeux ouverts, immobile. Soudain, sa main se crispa sur la mienne et sa mâchoire se contracta sous l'effet de la douleur. Je criai, affolée.

« Infirmière ! Infirmière ! Vite ! » Puis, doucement, tout doucement, « Papi, papi, tiens bon, ça va aller. »

Une infirmière entra puis ressorti aussitôt en appelant le médecin. Mon grand père m'attira plus près de lui. Sous l'odeur de la maladie, je pu reconnaître celle du musc et du tabac.

« Il y a un détail que j'ai oublié de te raconter...

Ne parle pas Papi, tu te fatigues.

... Les chats ont neufs vie, pas vrai ?

Oui, ils ont neuf vies. S'il te plait, garde tes forces !

Mais ils n'ont pas neufs vies de chat, ils ont aussi des vies d'homme... Ah ! »

Il se cabra sur sa couche et me broya presque la main. Les docteurs entrèrent et une infirmière voulu me faire sortir.

Tandis que je résistais passivement, et tandis que d'autres contraignaient mon grand-père à l'immobilité, ce dernier accrocha mon regard et dit, de sa voix grave, rendue tonitruante par la douleur « File chaton, avant que je ne t'attrape ! »

*

Il mourut deux jours plus tard, sans que quiconque ait pu lui parler à nouveau.

*

Assise sur le vieux banc, je caresse le tilleul d'une main et Ron-ron de l'autre. Je suis entourée par Youki, Wolf, Dalida, Felix, Minette, et les autres, même Gredin repose dans cette terre. J'ai racheté la maison, le champ et fait

construire un mausolée près du grand arbre. Y reposent deux ou trois générations de Dubois, tous les enfants de Daniel. Bientôt, mes cendres rejoindront les autres.

Mais je suis confiante et sans peur, au crépuscule de mes jours, car je sais que le tilleul me murmurerait des Vérités et que, quelque part, mes huit autres vies me regardent.

3° prix : Jacqueline Beauchêne – 44240 La Chapelle sur Erdre

Un petit bouquet d'odeurs

Ce matin-là Marie se leva de fort mauvaise humeur. Toute la nuit, se la jouant musicale, la pluie n'avait pas cessé de crépiter sur son toit d'ardoises. Evidemment, au matin, le temps ne s'en était pas remis. Un petit pan de ciel bleu repoussait bien les nuages, mais pas de quoi faire une culotte de gendarme, aurait dit sa grand-mère ! De nombreux cumulus restaient à la traîne, comme des fêtards après une nuit blanche. En plus, un petit vent frisquet s'était levé ravivant de plus belle son courroux. Du coup, elle interpella le dieu des astres :

- Hé là-haut, réveilles-toi, n'as-tu pas dormi tout ton saoul ? Depuis des semaines, le travail ne t'étouffe guère. Arrête de bouder, sors de ta couette de nuages. Je sais tu en as marre de nous ! Pour être franche tu n'as peut-être pas tort car nous rouspétons souvent. Quand tes rayons ardents chauffent de trop nous t'accusons de tous les maux. Si la terre se craquèle, le feu ravage pins, cèdres et chênes, c'est tout juste si nous ne t'accusons pas encore. Nous en oublions nos propres fautes, nos oreilles restant trop souvent fermées aux dictons de nos anciens. Nous construisons maisons, routes, sans trop se préoccuper de savoir si ces prairies humides, ajoncs, haies avaient une raison d'être. Pris par la vie trépidante, nous ne prenons plus le temps d'observer la nature, nous refusons de comprendre pourquoi depuis la nuit des temps c'est ainsi.

Sûrs, nous sommes fautifs, mais ce n'est pas une raison pour nous faire la tête ! Dieu des astres, sors de ta léthargie. Je te signale, à tout hasard, que si tu ne nous honores pas de ta présence, dame rose n'emmènera à la grande farandole de l'été que de piètres dahlias, glaïeuls et mélisses. Et puis tu as pensé à mon amie Joséphine, elle qui ne perçoit la beauté de la nature que par l'ouïe, l'odorat et le toucher

Durant quelques instants le dieu des astres resta sourd à ses demandes. Néanmoins, souhaitant savoir pourquoi Marie le houspillait, et sait-on jamais qui était Joséphine, il repoussa quelques nuages et envoya ses rayons sur terre

- ?

- Tiens cela t'intéresse. Qui est Joséphine ? C'est une vieille dame qui réside au Ploreau, la maison de retraite.

- ?

- Comment je la connais ? Attends je te raconte, d'abord il faut que tu saches que sur quatre-vingt résidents, seuls vingt d'entre eux reçoivent des visites. Alors il y a quelques semaines, j'ai demandé à Claudine, une aide soignante, si quelqu'un avait besoin d'un peu d'amitié.

- Va voir Joséphine, elle a 98 ans, en ce moment elle ne va pas bien, je crois qu'elle se laisse mourir. Cette vieille dame, au caractère pourtant bien trempé, est aveugle et guère commode te diront aussi certains.

Il y a quinze jours j'ai toqué à sa porte.

- Entrez cria-t-elle

Devant moi se présenta une chambre quasi monacale, aucune photo n'ornait les murs, juste un transistor marchant à fond et une boîte de sève de pin bleu vert trônaient sur une petite table. Joséphine était assise sur un joli fauteuil turquoise. Si sur sa tête, elle avait plus de cheveux que sur celle de Mathieu, pour les dents, comme Jean elle n'en possédait qu'une !

- Bonjour, je m'appelle Marie, je viens partager mon amitié avec vous.

- Je n'en veux pas de votre amitié, je n'avais qu'une amie et elle vient de mourir à 95 ans.

- Excusez-moi, je suis désolée, mais de temps en temps, puis-je quand même passer vous donner le bonjour ?

- Si vous le voulez.

Décidée à apprivoiser la vieille dame, dès le mercredi suivant, je revins avec un petit bouquet. Après avoir frappé à sa porte, j'entrais. Joséphine écoutait la radio mise à fond comme d'habitude.

- Si je ne peux plus voir le monde, me dit-elle en guise de bonjour, toute la journée je l'écoute.

- Tenez, je vous ai apporté un petit bouquet.

- Je ne veux rien, pas de fleur je ne les vois plus.

- Ne vous fâchez pas, je vous ai juste apporté un bouquet d'odeurs.

- Un bouquet d'odeurs ?

- Oui prenez et devinez...

Elle saisit quelques feuilles, les roula au creux de sa paume, puis les porta à son nez. Comme par magie son air rogue disparut, ses traits s'apaisèrent et un joli sourire fleurit sur ses lèvres.

- Oh de la sarriette ! Autrefois j'en mettais pour cuisiner petits pois et haricots verts, par contre celle-ci ne me dit rien.

- Goûtez.

- De l'oseille, son acidité me donne toujours autant des frissons.

- On continue ?

- On continue

Je lui mis dans son giron, une fleur et trois autres branches.

- Des œillets, en revanche celle-ci, je ne sais pas ?

- Un indice ?

- Un indice

- Autrefois un grand peintre est devenu fou en buvant sa liqueur, qu'il cachait dans le pommeau de sa canne. On donne sa langue au chat ?

- Oui

- C'est de la fée verte.

- De la fée verte ?

- Oui, nommée aussi absinthe.

- Celle-là je la reconnais au velouté de la feuille, c'est de la sauge. Avant de résider ici, j'habitais dans les collines du Cens. Un immense jardin entourait mon logis, dedans y poussaient à profusion menthe, sarriette et marjolaine. Des petites haies de sauge et de lavande bordaient les allées du potager. Quand je les frôlais, leur odeur embaumait l'air. Mon dieu, que j'aimais l'été marcher pieds nus dans la rosée ! Cette sensation de velours humide sous les pieds était divine. Et les jours d'orage, une odeur d'humus et de champignons flottait dans l'air. Parfois, quand le vent soufflait dans les grands pins bordant la propriété voisine, il me rappelait le bruit des vagues déferlant sur le sable. A chaque fois une sensation de bien-être me prenait tout le corps. Mon dieu que de souvenirs reviennent avec ces plantes aromatiques... !

Tu vois, comme le renard et le petit Prince, mes petits bouquets d'odeurs l'ont apprivoisée. Verveine, menthe et sarriette ont su percer sa carapace d'oubli causée par sa cécité. Désormais, je lui rends visite tous les mercredis matin, seule ou avec Juliette et Marion, mes petites-filles. Juliette lui offre des smarties, qu'elle range religieusement dans sa boîte à sève de pin bleu vert. Juliette lui apprend la chanson du koala et Joséphine une berceuse qu'elle chantait autrefois à ses enfants.

Alors qu'en dis-tu de tout cela, te décides-tu à te lever ? Non ? Saperlipopette tu es vraiment égoïste ! Bon puisque tu te soucies de tes amis comme d'une guigne, moi je plie les gaules. Tant pis pour Joséphine, je ne lui offrirais pas son petit bouquet d'odeurs hebdomadaire. Quant à sieur serpolet, il ne sera pas encore assez grand pour aller avec dame ipomée danser au bal de l'été.

Quelques minutes s'écoulèrent... Un peu contrit, mais ne voulant pas céder tout de suite, le dieu des astres envoya, une nouvelle fois, en éclaireur quelques rayons sur terre, afin de savoir si la nature allait aussi mal que Marie le prétendait. Quand ils lui rapportèrent que les pâquerettes avaient de piètres mines, qu'au potager les laitues semblaient sans force, que les glaïeuls peinaient à se tenir debout et que la fauvette ne chantait plus, le soleil commanda au vent de chasser les nuages, puis brillant de ses milles feux il réchauffa la terre. Aussitôt lavande, verveine, menthe poivrée, chèvrefeuille embaumèrent les alentours. Emmenés par la reine des abeilles et ses ouvrières, callimorphes et paons de jour, eux, plein d'ardeur se mirent à butiner pâquerettes, roses et estragon tandis que sur le tas de compost s'installèrent bien au chaud : iules et cétoines.

C'est en entendant chanter à tue-tête : pinsons, mésanges et bergeronnettes que Marie sut que le dieu des astres l'avait écoutée. De sa fenêtre, elle aperçut les tomates rougir de plaisir sous les caresses du soleil. Le jasmin, lui, contait déjà fleurette à la rose trémière tandis que les œillets du poète faisaient la cour aux dames courgettes. Voyant tout son potager joyeux, Marie tourna son regard vers le soleil. Lui brillant de tous ses feux, semblait lui dire :

- Je suis là, d'ailleurs que ne ferais-je pas pour ton amie Joséphine. Ne t'inquiète pas, demain son petit bouquet d'odeurs sera prêt : thym, serpolet et mélisse odorants seront au rendez-vous pour elle et tous ceux qui ne perçoivent plus la nature avec leurs yeux, mais seulement avec les yeux du cœur ou ceux de leurs amis.

